

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 14 AOUT, 1879.

No. 50

## L'HONNÊTE HOMME.

—Monsieur François compte en vous et en mon frère de chauds partisans ; car vous m'obligez à discuter ce que je regarde comme indiscutable. Je ne saurais aimer votre protégé ; je rougirais malgré moi de sa tournure sans élégance ; malgré moi je souffrirais de son manque de savoir-vivre. Vous comprenez maintenant que je ferais mal d'épouser un homme qui ne saurait me rendre heureuse et que surtout je ne saurais point rendre heureux. Bisons donc, mon cher Georges, sur cet entretien et parlons d'autre chose.”

Eile dit ces paroles avec tant de fermeté et de résolution que Georges perdit l'espérance de la ramener à son avis. Il vint rejoindre Emile : et tous les deux se rendirent près du bon François.

François les attendait depuis le matin avec une impatience que l'on comprendra sans peine, puis-qu'il s'agissait pour lui d'un bonheur qu'il rêvait depuis bien des années ; mais sitôt qu'il aperçut ses amis, il comprit que tout espoir était perdu pour lui, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

“ Hlas ! dit-il, je ne suis point fait pour plaire ! tout de bonheur ne pouvait m'être réservé. Je ne vous en remercie pas moins, mes amis, des preuves d'affection que vous m'avez données dans cette circonstance. Si quelque chose pouvait me consoler de ne point avoir acquis le droit de me dire votre frère, votre amitié me ferait moins souffrir de la cruelle déception que j'éprouve aujourd'hui... Je vous demande comme une grâce de me laisser partir à l'instant même. Vous m'excuserez tous les deux, d'un départ si brusque, près de monsieur Delloye, de monsieur le président et de madame Dorvilliers ; mais je ne me sentirais point le courage de revoir mademoiselle Joséphine ; sa vue me causerait trop de douleurs. ”

François partit en effet quelques heures après pour Paris ; quant à Georges, il emmena, quatre jours après, sa femme à Dunkerque, où le président retourna également, tandis que Joséphine montait en voiture pour aller rejoindre sa marraine.

Emile resta donc encore une fois seul dans sa famille ; mais c'était une douce et bonne solitude que celle qu'il trouvait près de sa mère, de son vieux père, et surtout près de sa femme et de deux enfants chéris.

### XVII.

Jusqu'au jour de son mariage, Emile ne s'était attribué aucune part spéciale dans les bénéfices de la tannerie qu'il gérait pour sa famille. Il se regardait comme le simple commanditaire de ses parents et oubliait ses intérêts privés pour ne s'occuper que de l'intérêt commun. Lorsqu'il se maria et qu'il se trouva en possession de la dot de sa femme, ses amis et le vieux docteur Delloye lui-même lui conseillèrent de se mettre à même de recueillir les fruits de son travail, en rachetant à son père la maison de commerce et en la faisant valoir pour son propre compte.

“ Voici plusieurs années, lui disaient-ils, que vous travaillez pour votre famille avec un désintéressement peu commun et sans en recueillir d'autre fruit que votre part dans l'amélioration du bien-être général ; il est temps de mettre un terme à des sacrifices si généreux et de vous occuper de vous-même. ”

Mais Emile leur répondait :

“ Sans doute vous avez raison ; mais alors la petite fortune de ma famille réduite à des fonds que ne ferait plus valoir le commerce, et qui ne rapporteraient que les intérêts ordinaires, suffirait à peine aux besoins de mon père et de ma mère, et partant, je leur rendrais impossibles les moyens de donner une dot à mes sœurs. En agissant comme vous me le conseillez, ce serait sacrifier à mes intérêts l'avenir de ces trois jeunes filles, qui n'ont d'autre protecteur que moi. ”

“ J'ai trouvé, je pense, des moyens de tout concilier et qui présentent des résultats moins funestes. Mon père et ma mère resteront toujours mes associés ; chacune de mes sœurs jouira des mêmes avantages jusqu'au jour de son mariage. Alors je lui rachèterai sa part d'association, et avec le prix de cette part je la dotterai. ”

L'honnête et loyal Emile apportait dans ses rapports une confiance trop grande peut-être, et contre laquelle

ne pouvaient rien même les conseils du docteur Delloye. Incapable de tromper, il ne supposait point aux autres des intentions aussi honteuses. Il lui arriva pourtant une fois de subir cruellement les conséquences de cette bonne foi crédule.

Vers les premiers temps de son arrivée à Cambrai, il entendit, un soir, des sanglots dans une petite rue solitaire qu'il traversait pour rentrer chez lui. Par un sentiment bien naturel, il s'approcha du lieu d'où partaient les sanglots, et vit un homme assis au pied d'une borne avec une femme et deux enfants. Les sanglots qu'il avait entendus, c'étaient la femme et les enfants qui les laissaient éclater. Quant à l'homme, tristement replié sur lui-même, il restait plongé dans une tristesse profonde et silencieuse.

Emile n'eut pas besoin de s'informer de la cause de leur désespoir, c'était la misère : son premier soin fut de leur donner les moyens de se loger et de se nourrir, ce soir-là. Il les conduisit lui-même à une modeste auberge du voisinage, et il apprit de ces malheureux que, ruinés par un incendie, ils avaient dû quitter le village où le chef de leur famille exerçait la profession de charpentier. Emile se rappelait combien les secours donnés par le docteur Delloye à François Muller avaient produit d'effets heureux ; aussi n'hésita-t-il pas à venir en aide au pauvre charpentier.

“ Je vais prendre des informations sur vous dans le village que vous avez habité, lui dit-il ; si comme vous me le protestez elles sont favorables, je vous donnerai les moyens d'exercer ici votre état et d'y faire vivre votre famille. En attendant, venez demain matin chez moi, je vous procurerai de l'ouvrage. ”

Le charpentier vint en effet, et se montra plein de savoir-faire et d'activité. Sur ces entrefaites, arrivèrent des renseignements favorables et qui attestaient la vérité de ce qu'il avait dit : grâce aux avances d'Emile, Jean Huard se trouva bientôt installé dans une petite maison avec un atelier convenable. Quand il eut fini de travailler pour Emile, ce dernier obtint de plusieurs de ses amis qu'ils occupassent son protégé. Bref, cet homme, qui d'abord était seul, fut obligé, pour satisfaire à sa besogne, de prendre avec lui deux ouvriers, et